

Nuit d'octobre : France-Algérie, retour sur un crime d'Etat

Publié le 17 octobre 2023



Octobre (Lounès Tazaïrt) dans *Nuit d'Octobre*, mise en scène de Louise Vignaud, à la Comédie de Béthune, le 23 octobre 2023. RÉMI BLASQUEZ

Cette pièce écrite par Myriam Boudenia et Louise Vignaud, montrée à la Comédie de Béthune jusqu'au 20 octobre, revient sur le massacre de 120 à 200 Algériens par la police française, le 17 octobre 1961

L'Algérie ? Ce sont les femmes qui en parlent le mieux. Après Alice Carré et Margaux Eskenazi (*Et le cœur fume encore*), après Julie Bertin et Jade Herbulot avec *Les Oubliés (Alger-Paris)*, voici qu'un nouveau duo féminin se penche sur un passé (qui ne passe pas) entre la France et l'Algérie. Myriam Boudenia et Louise Vignaud ont coécrit *Nuit d'Octobre*. Louise Vignaud signe seule l'instructive mise en scène de cette plongée sensible dans ce qui fut longtemps un impensé hexagonal : le massacre de 120 à 200 Algériens par la police française le 17 octobre 1961.

Ce jour-là, entre 20 000 et 40 000 Algériens soumis au couvre-feu défilent dans les rues de la capitale. Maurice Papon (1910-2007), préfet de police, organise la répression de cette manifestation pacifique. Menée par ses sbires, avec l'appui des « supplétifs de l'armée française » (les harkis), elle est d'une rare sauvagerie. Des femmes, des hommes, des adolescents sont traqués dans la ville, tabassés, torturés, noyés. Sur cette nuit barbare fond un silence de plomb. Le lendemain, le ministre de l'intérieur Roger Frey (1913-1997) affirme : « *Il ne s'est rien passé.* »

Il faudra des années pour que la vérité surgisse grâce aux travaux d'historiens, de journalistes, d'archivistes (parmi lesquels Brigitte Lainé, ancienne conservatrice en chef des Archives nationales, décédée en 2018, dont est inspiré un personnage). En 1992, un documentaire de Philip Brooks et d'Alan Hayling revient à son tour sur ces événements. Son titre, *Une journée portée disparue*, aurait pu être le viatique du travail théâtral de Myriam Boudenia et Louise Vignaud.

La disparition et l'amnésie sont au centre d'une scénographie dont les signes ricochent subtilement : une pluie continue qui efface les traces du carnage. Sur un plastique noir, un graffiti éphémère écrit à la peinture blanche : « *Ici on noie des Algériens.* » Il sera effacé. Il l'avait déjà été en 1961. Mais la vie n'est pas une ardoise magique, affirme la mise en scène : un sable envahit le théâtre. Il est doré. Il est surtout radioactif (apprend-on) depuis que la France a mené, entre 1960 et 1966, des essais nucléaires dans le Sud algérien. C'est ce sable du Sahara qui a recouvert les voitures en France, en septembre.

ESTHÉTIQUE GRISE

Juste retour des choses ? Effet boomerang d'une histoire qui cultive le déni ? Même pas. Le désir des artistes n'est pas de jeter l'anathème sur les coupables, mais d'exposer limpide leurs responsabilités en corrélant entre elles, par le biais de la fiction, des réalités dont on ne soupçonnait pas les liens. Le fondu enchaîné entre exactitude mémorielle et créativité fonctionne à plein régime même s'il arrive au texte de faiblir lorsque, trop discursif, il oppose aux acteurs son manque d'oralité.

Onze comédiens entrent et sortent d'un plateau polymorphe où de hauts casiers délimitent une aire de jeu sans cesse reconfigurée. L'esthétique est grise. Les casiers, impersonnels. Les costumes, d'époque. Après la confusion de minutes inaugurales qui cherchent encore leur rythme, la représentation se déploie avec fluidité. Les récits entremêlés ressuscitent le charivari d'heures dispersées entre usine, coins de rue, pharmacie, bureau d'archivistes, hôpital, bords de Seine, morgue ou commissariat.

Les lieux sont multiples, les personnages au nombre de vingt-neuf. Les interprètes incarnent des ouvriers, des harkis, des communistes, des étudiants, des Algériens ou des policiers. Deux ont un statut à part : Octobre (Lounès Tazaïrt) est un vieil Algérien, chez qui la narration vient se (re) poser avant de rebondir vers l'action. Zohra (Yasmine Hadj Ali) est une adolescente, morte noyée le 17 octobre, qui hante l'esprit des vivants. Elle se souvient : « *Est-ce que tu sais nager ? Non, on jette l'Algérien dans la Seine. Est-ce que tu sais nager ? Oui, on attache les mains et les pieds et on jette l'Algérien dans la Seine.* » C'est à ce genre de détails que se mesure l'horreur d'une tragédie.

Créé à Béthune, ce spectacle s'est ouvert le 14 octobre par une minute de silence pour Dominique Bernard, professeur de lettres poignardé la veille dans un lycée d'Arras. Une minute de silence, aussi, pour toutes les « victimes d'actes de barbarie ». Celles d'aujourd'hui. Celles d'hier. L'histoire bégaie pour le pire. Le théâtre se répète pour le meilleur.

Joëlle GAYOT